

(7)
(N^o. 6.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

4 FÉVRIER 1799.

A Madame D... sur la question de savoir : *Si les femmes sont aussi propres que les hommes à professer les arts.*

Non, Madame, dussé-je encourir votre anathème, je prendrai la liberté de n'être point de votre avis. Je crois que, parmi les attributions données par la nature aux deux sexes dont la société se compose, la faculté de professer les arts entre exclusivement dans le partage de l'homme.

Votre destination, femmes, est d'être épouses et mères. C'est à cette destination respectable et touchante que sont assorties vos facultés physiques et morales; et, si vous leur donnez une direction contraire à cette fin, vous éludez la loi de la nature.

On m'objectera que les obligations maternelles et conjugales peuvent très-bien s'allier avec l'exercice des arts aimables. Si cet exercice se réduit à un délassement, il seroit bien rigoureux de le blâmer. En occupant les loisirs, il éloigne l'oisiveté, l'ennui, fait aimer la vie sédentaire; et, sous ce

*

rapport, il est plus favorable que nuisible à la pureté des mœurs domestiques.

Mais il ne s'agit pas ici de cultiver les arts pour se récréer solitairement ; il s'agit de les professer publiquement pour attirer sur soi la fortune et la louange. Or, il me semble que ce n'est pas cela qui convient à une femme. Vous pouvez cultiver un petit jardin, mais vous ne labourerez point la terre. Vous cueillez des fleurs pour faire des bouquets, et nous déracinons des chênes pour élever des maisons et construire des vaisseaux.

La vertu est le premier charme du sexe ; et, pour la relever encore, le Ciel, voulant lui laisser le mérite d'exister par sa propre force, a placé à côté d'elle un ennemi difficile à vaincre. Cet ennemi, c'est l'amour-propre. Il n'y a pas de séducteur plus dangereux. Il faut s'appliquer sans cesse à restreindre sa puissance ; mais rien ne l'accroit davantage que l'adulation ; et s'exposer à être adulée, c'est se mettre à sa merci, c'est s'engager dans les routes où il lui plaira de vous égarer, et le terme ordinaire de ces routes est l'oubli des devoirs.

Parmi ces devoirs, la modestie tient le premier rang. Elle est inséparable de la vertu qui convient au sexe. Une femme, donc, qui veut être modeste, doit s'abstenir de tout ce qui peut la mettre en évidence et lui attirer des hommages indiscrets. Or, vous conviendrez, Madame, que rien n'est plus contraire à cette obligation que la profession publique des arts.

Cette profession exclut impérieusement tous les

soins qui ravalent l'imagination aux détails domestiques. Cependant il faut que quelqu'un s'en charge : sera-ce l'homme ? Non : il est le nourricier de la famille , et la femme en est l'économe. C'est ainsi que la nature a marqué leur compétence respective. La femme est plutôt créée pour rendre sa maison heureuse par ses vertus , que pour l'illustrer par son génie.

Je sais, Madame, que l'on a vu et qu'on pourra voir encore quelques personnes de votre sexe égaler ou même éclipser certains personnages du nôtre, soit par leur caractère, soit par leurs talens. Mais ces phénomènes sont rares , et ne peuvent être admis comme des objections valables contre les vérités éternelles du système général de la nature, qui a destiné la femme à être la compagne, l'amie, la consolatrice de l'homme, et non son émule. Tous les plaisirs de la société sont factices, et l'homme, jeté sur la terre, n'auroit pas connu le bonheur, si Dieu n'en avoit point placé la source dans le cœur de l'être sensible qu'il a mis à ses côtés.

Mais ce cœur devient aride, si la vanité, si l'ambition s'en emparent. Une femme qui veut exister hors d'elle-même, court le risque de s'engager dans une voie étrangère, d'être la proie du premier séducteur qui l'y rencontrera ; ce ne sera bientôt plus pour son mari et ses enfans, qu'une ombre qui leur échappera sans cesse au moment où ils croiront la saisir. Que penserez-vous, Madame, d'une telle créature ? Les guirlandes dont la pareront ses flatteurs, remplaceront-elles le vé-

tement de la vertu ? Vous me direz que le désir d'obtenir de la gloire peut, dans une femme, se concilier avec la régularité des mœurs. Je ne ferai pas à votre sexe l'injure de douter que cela ne puisse arriver une fois. Mais cette régularité seroit un miracle, et vous savez que les miracles ne sont pas fréquens.

J'admets les talens agréables dans l'éducation des filles. Mais je ne les admets que comme une diversion solitaire et momentanée aux devoirs domestiques, et un accessoire aux plaisirs de la vie intérieure. Cependant, parmi ces talens, il en est un qui me paroît devoir être exclu, c'est celui de la poésie. Il n'en est pas qui inspire plus de vanité et qui sème plus d'écueils autour de l'innocence d'une jeune personne. Depuis Sapho, jusqu'à nos jours, les femmes qui ont fait des vers n'ont été inspirées que par l'amour. Je n'en excepte pas Madame Deshoulières, dont la mélancolie pastorale annonce une ame à qui l'amour se faisoit secrètement entendre. Une mère prudente doit-elle exposer sa fille à chercher un pareil maître ? Est-ce en lui permettant d'amollir son cœur par des lectures et des études érotiques, qui vous y fortifierez l'empire de la pudeur ? Vous attachez vous-même à ce cœur les fils par lesquels un suborneur adroit le saisira. Un mot de louange, adressé clandestinement sous la forme d'un madrigal ou d'une épître, provoquera, sinon une réponse, du moins le désir de la faire, et cette réponse suivra la seconde ou la troisième attaque que la jeune imprudente aura inspiré la confiance de hasarder. Voilà une

correspondance ouverte. Je vous laisse à calculer les suites.

Le talent d'une femme, pour la poésie, sera toujours borné aux pièces légères. Si elle sort de ce genre, comme Madame Deshoulières l'a fait par sa tragédie de Genseric, elle donnera, comme elle, une preuve de son insuffisance. Il faut une main virile pour tendre l'arc qui servit au dieu du Pindé à lancer le trait dont il frappa le serpent Python. La tournure des petits vers est devenue un travail très-peu pénible, depuis qu'on a la tête remplie des jolies bagatelles qu'ont publiées Chaulieu, Voltaire, Bernard, Gresset, Bernis, Dorat, Bertin, Parny, qui, en ce genre, ont donné à la langue une souplesse et une abondance qui la rendent facile à manier.

Ce sont des chantres dont on fredonne les airs à force de les avoir entendus; et l'on prend pour invention ce qui n'est la plupart du tems que réminiscence.

Il y a donc fort peu de gloire à attendre de l'exercice d'un talent poétique, borné aux pièces fugitives; et, sous ce rapport, je ne vois pas ce qui pourroit compenser le tort qu'il peut faire aux mœurs.

Toute l'éducation d'une fille doit tendre à la rendre digne de fixer le choix d'un honnête homme. Or, certainement un honnête homme hésitera de s'associer à une femme dans laquelle il verra des goûts incompatibles avec l'obscurité des devoirs d'une mère de famille.

Pourquoi, la nature ayant donné à la femme

une conformation physique différente de celle de l'homme, prétendrait-on que cette différence ne doit pas influencer sur les facultés morales? Il y a autant de ridicule à vouloir donner à une fille les talens qui conviennent à l'homme, que de donner à l'homme ceux qui conviennent à une fille.

Eh! Mesdames, restez comme la nature vous a faites. Ne cachez pas vos traits délicats sous la gravité du masque viril. Une femme qui veut penser et agir en homme, se donne, au moral, un air aussi grotesque que ces petites écervelées qui courent les rues en frac et en pantalon.

Tout ce qui est fin, délicat, aimable, doux, paisible, modeste, appartient essentiellement à votre sexe; et les talens qui réunissent ces qualités sont votre attribut.

Mais ce qui est grand, fort, hardi, sublime, est particulièrement du ressort de l'homme. Vous avez beau vous enorgueillir d'une nombreuse nomenclature de femmes d'esprit célèbres, vous n'en citerez jamais qu'on puisse mettre à côté d'Homère, de Domesthène, de Sophocles, de Zeuxis, de Praxitèle, de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de l'Arioste, de Corneille, de Voltaire, du Poussin, de Lesueur, de Pergolèse, de Gluck.

La délicatesse de l'organisation féminine n'est pas faite pour les conceptions fortes ni pour lutter contre les préjugés qu'elles ont à vaincre, et les rivalités et les amertumes qui en sont le fruit.

Laissez, femmes, laissez les hommes bâtir des édifices qui fatiguent le tems; produire des écrits qui attachent à leur nom l'admiration de la posté-

rité; transmettre au marbre et à la toile, ou la beauté des formes humaines, ou l'éloquence des passions et des sentimens; leurs plumes, leurs ciseaux, leurs pinceaux, leurs compas ne tombent-ils pas à vos pieds quand vous l'ordonnez? N'est-ce pas, pour votre orgueil, un triomphe assez beau de voir prosterner devant vous, pendant leur vie, ceux qui, après leur mort, feront prosterner les générations futures devant leur mémoire?

Si le ciel ne vous a pas formées pour créer de grandes choses, ne vous a-t-il pas faites pour embellir l'existence de leurs auteurs et leur faire trouver, dans vos suffrages, un prix plus doux que l'immortalité? Les juges les plus intéressans des productions de l'esprit et du génie, ce sont ceux qui n'ont pour règle que le sentiment. Où les trouvera-t-on, si les femmes s'exposent à altérer par une étude qui ne leur convient pas, la pureté exquise et naturelle de leurs sens? N'est-il pas reconnu qu'en général, soit par jalousie, soit par système, les artistes se jugent mal entre eux? Ils ont besoin d'arbitres délicats et désintéressés, qui sentent et apprécient leur mérite; en existe-t-il de meilleurs en ce genre que les femmes?

Le domaine des arts est une arène où l'on ne peut se présenter avec succès qu'avec la force d'un athlète. Est-ce-là que la nature a marqué la place de la femme? Non: c'est au sein d'une famille qu'elle rend heureuse, ou dans un cercle dont elle est l'ornement. Je préfère, dans une femme, un esprit naturel, un sens juste, aux saillies rimées d'une imagination laborieuse. Elle est plus inté-

ressante, assise près du berceau d'un enfant, que montée sur un trépied d'Apollon. Un enfant suspendu à sa mamelle la décore mieux que la lyre d'Erato. Pénélope, l'aiguille à la main, les filles d'Auguste, filant les habits de leur père, sont plus admirables et plus attachantes que Sapho chantant pour Phaon.

Y a-t-il une mère honnête qui désire que sa fille devienne une Sapho? C'est cependant le dernier degré de gloire auquel une femme poète puisse atteindre.

Tout bien considéré, vous reconnoîtrez, Madame, que ce que la nature a fait est pour le mieux; qu'en établissant de la différence dans les sexes, elle en a établi dans leurs attributs respectifs; que chaque sexe doit se contenter de ceux qui lui sont départis; que les femmes ont dans les leurs l'équivalent de ceux des hommes; qu'elles sont traitées par la mère commune avec une égale bienveillance; enfin, que vouloir changer ce partage, est une témérité qui ne peut jamais réussir entièrement, et dont la nature se venge de manière ou d'autre.

J'espère, Madame, que vous n'attribuerez point, comme tant d'autres, à une ridicule jalousie de sexe, l'opposition de mon opinion à la vôtre. A Dieu ne plaise que je veuille rayaler les femmes pour relever les hommes! Mais la vérité est franche et sévère; et ma juste affection pour la plus touchante moitié du genre-humain ne me fera point farder et affadir mon langage, pour la flatter par des sophismes dont elle n'a pas besoin.

Les femmes, depuis Eve, n'ont pas plus changé de destination que de forme, et quoique nous ayons vu, depuis quelque tems, bien des révolutions miraculeuses, vous me permettez de ne pas compter sur celle-là.

P A R I S.

Suite du voyage autour du Palais Egalité.

Vous êtes sans doute, Mesdames, dans une cruelle inquiétude à mon égard. Je connois votre sensibilité; et l'intérêt que vous m'avez quelquefois témoigné, me donne la présomption de croire que vous attendez avec impatience la suite de ma narration, pour apprendre comment je sortirai de cette fâcheuse aventure. Je vous avoue que je suis moi-même bien embarrassé. Je pourrois me faire conduire à mon domicile et recouvrer ma liberté, en donnant sur mon compte tous les renseignemens exigibles; mais un dénouement si simple, si trivial, accuseroit de stérilité mon imagination. Puis il faudroit interrompre mon voyage, et c'est ce que je veux éviter. Il y auroit un moyen bien séduisant et qui présente quelque chose de martial, d'héroïque. Je ne trouve au corps-de-garde que trois hommes. Je suis fort, courageux. Un sabre est suspendu; je le saisis; je coupe un bras à droite, une oreille à gauche. Tout tremble, et je m'échappe. Oui; mais le factionnaire est là. Il a entendu le bruit; il s'apperçoit de ma fuite; il

crie ; on m'arrête..... Mais non , on ne m'arrête pas. Le sabre à la main , je fends la presse , et frappant d'estoc et de taille , je me fraie un chemin sanglant à travers la foule épouvantée..... C'est superbe ; mais où ce chemin me conduira-t-il ? Pas plus loin qu'à la Grève , et ce n'est pas-là que j'ai promis de faire un voyage. Il faut pourtant sortir , et sortir d'une manière neuve , vraisemblable , intéressante. Tandis que je délibère , survient le commandant du poste ; il étoit absent ; il rentre. Quel bonheur ! c'est notre ami D...t. Vous ici ? me dit-il tout étonné. Je lui compte mon histoire. Il part d'un éclat de rire , me fait connoître à ses camarades , lève la consigne qui me retenoit prisonnier , et me voilà libre. Ma bourse avoit été volée. L'ami D...t, me prête la sienne , et je continue ma route. Ce dénouement , direz-vous , n'est pas bien merveilleux. J'en conviens ; mais vous avouerez aussi qu'il est heureux , qu'il a même quelque chose de touchant. Un ami qui se trouve-là fort à propos.... Imaginez-vous Oreste voyageant dans un pays inconnu. Il a perdu son passe-port ; on l'arrête. Il lui faut écrire à sa municipalité pour en avoir un nouveau ; six mois suffiront à peine pour le faire venir. Déjà il se désespère , lorsque le Roi de la contrée , instruit qu'un étranger est détenu dans ses prisons , faute de papiers , l'envoie chercher pour l'interroger lui-même. Oreste paroît , et reconnoît dans le prince son ami Pylade.

Qui l'eût dit , qu'un rivage à ses vœux si funeste ,
Eût présenté pour Roi , Pylade aux yeux d'Oreste ?

Ne trouvez-vous pas cette reconnoissance pathétique, et vraiment théâtrale!.... Eh bien! cette fable est à-peu-près mon histoire. Quoiqu'il en soit, me voilà sorti, et je poursuis mon voyage.

J'entre enfin dans la galerie, du côté de la rue des Bons-Enfans. La première observation qui frappe mes regards, est l'obscurité qui règne sous cette espèce de vestibule. Quel favorable emplacement pour un fripon, me disois-je à moi-même! Je lève les yeux, et j'apperçois la boutique d'un tailleur. (*La suite au prochain N^o.*)

Nouveau goût des Parisiennes.

L'eau-de-vie, cette liqueur âcre, brûlante, corrosive et portant le feu et le poison dans le corps de ceux qui la boivent, est devenue, surtout depuis la révolution, la boisson chérie des Parisiens; et malheureusement pour leur goût et leur santé, jamais elle ne fut à meilleur marché. On en trouve à 18 sous la pinte chez plusieurs marchands qui ne manquent pas de la dire *excellente*. Cette fureur d'eau-de-vie n'appartient pas seulement aux hommes; elle est partagée par les femmes et les enfans, non pas les femmes de peine ou celles des marchés, qui en ont toujours bu deux ou trois poissons par jour; mais celles du bourgeois, du marchand, du riche artisan, dont la délicatesse des traits et la fraîcheur de la mise, semblent contraster parfaitement avec la boisson des portefaix et des sauvages. Les sauvages en sont très avides

comme on sait, et l'on a vu plus d'une fois ces malheureux vendre leur liberté pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. On voit aujourd'hui plus d'une jolie femme laisser son honneur dans un verre d'eau-de-vie. Le sauvage trouve dans cette liqueur un stimulant qui réveille ses sensations engourdies; le portefaix croit y trouver un tonique qui répare ses forces affoiblies; mais cette femme, dont les sens sont incessamment réveillés ou flattés par le parfum des fleurs ou des essences, par la vue de son époux ou de son amant, par l'ame des chansons d'amour, ou les sons d'un orchestre désaccordé; ces hommes qui passent le matin à leur toilette, ou dans le cabinet d'un financier, qui tiennent table pendant trois heures, qui sont gorgés de mets friands, de vins exquis, comment peuvent-ils aimer l'eau-de-vie? comment peuvent-ils en boire dans leur café, dans leur thé, dans leur punch, avec tout ce qu'ils prennent? cela est inconcevable. On se reconilie avec de l'eau-de-vie. Le vin des marchés, c'est de l'eau-de-vie. On entre dans les cafés, on n'y sent, on n'y boit que de l'eau-de-vie. Les garçons limonadiers offrent actuellement de l'eau-de-vie dans les salles de spectacle, au lieu d'orgeat, de *bon-bons à la Reine* et d'oranges de Malthe.

*Lettre adressée par la citoyenne Ziguette, aux
auteurs du Journal de Paris..*

On m'a conseillé, citoyens, de recourir à vous, pour dénoncer à la République un grand abus dont je suis victime, ainsi qu'un grand nombre de mes pareilles, pour ne pas dire toutes. Il faut que vous sachiez, citoyens, que je suis l'une des femmes-de-chambre d'une fournisseuse, dont j'étois tout simplement la servante, lorsque son mari, peu auparavant laquais, n'avoit encore fait que les affaires d'un particulier.

L'abus dont je veux vous parler est criant. Il met le trouble dans toutes mes occupations, dans mes repas, dans mes digestions, dans mon repos, dans mes plaisirs, quand il m'en laisse. Cet abus, citoyens, c'est l'usage des sonnettes.

Il n'y a pas, dans la maison où je suis, une seule pièce, un cabinet, une garde-robe, une cheminée, un alcove, où il ne pende un cordon, où il ne brille un petit ressort qui répond à autant de sonnettes qu'il y a de lieux de la maison où je puis me trouver. Sonnette pour moi dans l'anti-chambre, sonnette dans la cuisine, dans l'office, dans ma chambre, au dessus de mon lit, dans mon oreille.

Je ne sache pas qu'il se rencontre un moment dans les 24 heures de la journée où je sois sûre de n'être pas appelée par la maudite sonnette. Madame m'eût-elle donné elle-même l'occupation la plus sérieuse, comme d'épier la sortie de son mari, ou l'arrivée de son amant, si son mouchoir

est tombé à ses pieds, s'il faut déployer son bras pour prendre son gant, crac, la sonnette m'appelle. Madame est-elle seule, elle tire la sonnette, et appelle cela s'occuper. A-t-elle du monde? la sonnette pour faire voir une de ses femmes, et par elle, une robe, une parure, un chiffon. La nuit, est-elle seule? elle a peur des esprits, la sonnette; est-elle deux? elle a peur du mari, la sonnette, toujours la sonnette, la maudite sonnette.

Mais ce n'est pas tout, M^{me}. Gros-Grelots a deux jeunes filles, qui chacune ont aussi leur sonnette, et de plus, sont toujours pendues à celle de leur mère.

Dernièrement j'allois voir jouer *le Malade imaginaire*, je faillis à me trouver mal, en entendant le malade sonner à tour de bras, et accompagner le bruit de sa sonnette, d'un *drelin, drelin*, qui m'a fait cent fois tressaillir. Au premier moment, je m'étois jettée précipitamment vers la porte de la loge, comme pour aller répondre à M^{me} Gros-Grelots; je m'aperçus de mon erreur, et me remis à ma place. Mais la cause qui avoit produit ce mouvement machinal, continua à agir sur moi, et je fus horriblement tourmentée tant que la sonnette s'agita.

Quelle différence, citoyens, quand la C^{ne}. Gros-Grelots n'étoit qu'une simple particulière, qu'elle habitoit une maison où il n'y a point de sonnettes; que j'étois plutôt son aide de ménage, que sa femme-de-chambre, et que je partageois le soin de sa famille, au lieu d'être la servante de ses enfans! Quand je compare ces deux états pour elle, pour

ses enfans et pour moi, en vérité, citoyens, je suis profondément pénétrée, non seulement de l'insolence et de l'inhumanité des sonnettes, mais encore de leur immoralité.

Quand il n'y avoit pas partout un ressort de sonnette, nos jeunes Demoiselles se servoient elles-mêmes, et pourvoyoit à beaucoup de leurs petits besoins. Aujourd'hui elles croient que la nonchalance est une partie indispensable du bon ton ; et, si elles pouvoient marcher autrement que par elles-mêmes, elles marcheroient par mes jambes depuis la maudite sonnette.

Madame, autrefois bonne mère de famille, étoit entourée de ses enfans, et servie par eux ; et ce commerce de petits soins entretenoit infiniment les affections mutuelles. Avoit-elle besoin d'un gobelet d'eau, d'une bûche, d'un livre, d'une chandelle, tous les enfans, grands, petits, garçons et filles étoient en l'air, tout couroit à la fois ; c'étoit à qui apporteroit la chose demandée, rendroit le service nécessaire, et la maman payoit tout cela par des merci ma fille, merci mon fils et des baisers à tous.

Et moi, pauvre fille, outre qu'on ne me faisoit pas valeter à tous propos, c'est qu'on venoit m'appeller tout doucement sur l'escalier : c'étoit une petite voix doucette, qui me crioit : *la bonne, bonne Ziguette, bonne amie, viens, maman t'appelle.....* Oh ! cela s'entend ; cela est humain ; ce sont des voix qui parlent à des oreilles et auxquelles on peut répondre. Mais cette voix de fer ou d'airain qui me commande sans me parler, cette

machine qui fait tomber sur ma tête un ordre de venir, auquel je ne puis seulement répondre ni : *J'ai la crampe*, ni : *Mon pot s'enfuit*, ni : *Ce que vous voulez est dans votre poche ou sous votre main* ; oh ! je trouve cela bien dur, citoyens journalistes.

On m'a dit que dans les Républiques anciennes et modernes on connoissoit fort peu les sonnettes : qu'il n'y a pas dans toute la Suisse et dans toute la Hollande autant de sonnettes que dans une section de Paris, que cet usage ne date même pas de bien loin en France, qu'il y est un signe de la perte totale de l'esprit de famille, et des mœurs domestiques. Je le crois ainsi.

Si cela est, citoyens, ne pourriez-vous pas un peu sonner le tocsin contre les sonnettes, dans votre Journal, où vous ne faites pas autant de grâce aux mauvaises mœurs qu'aux mauvaises pièces de théâtre et aux mauvais acteurs. Et même ne trouveriez-vous pas convenable de proposer aux législateurs, qui sont quelquefois embarrassés de trouver des impôts propres à réprimer le luxe, d'imposer les sonnettes ? Je réponds qu'ils peuvent établir la taxe des sonnettes en sûreté de conscience. On a aboli les cloches comme perturbatrices du repos public, on peut bien brider un peu les clochettes perturbatrices du repos domestique.

Signé, Catherine Ziguette.

P. S. Je vous prie, citoyens, de cacher mon nom à la citoyenne Gros-Grelots ; et surtout de ne pas dire que j'ai appelé Madame, citoyenne.

M O D E S P A R I S I E N N E S.

Les chapeaux en forme de casque , ceux à la courrière, de velours avec des gances d'or et d'argent, sont toujours à la mode. On voit aussi beaucoup de bonnets à la hussarde. — La couleur abricot ou souci est celle du moment pour les satins comme pour les velours ; elle a succédé au coquelicot. — Les plumes ne couvrent plus la figure. Elles sont plus grandes, plus ondoyantes que jamais, mais retombent sur le côté, et quelquefois sur le fond de la coëffure.

Quelques jeunes élégantes portent les cheveux relevés en turban et assujettis par une couronne de roses artificielles. — La rose est l'emblème de la beauté et de la vertu. La nature paroît l'avoir créée pour orner les grâces. Les fleurs seront toujours l'ornement qui conviendra le mieux aux femmes. Les pierres brillantes de Golconde, les métaux précieux du Potosy donnent de l'éclat à une belle ; mais les fleurs répandent sur la beauté un charme plus attachant. Amaryllis, le front couronné de roses, le sein orné d'un bouquet de jasmins et d'œillets, la robe bordée de lilas ou de pensées, est belle comme Hébé, fraîche comme l'Aurore ; c'est Flore, la déesse des fleurs, parée de ses attributs. Prodiguez sur ses attraits et dans son ajustement toutes les richesses de la toilette ; Amaryllis, belle comme Hébé, fraîche comme l'Aurore, ne sera qu'une simple mortelle.

Nos femmes savantes s'efforcent de ressembler pour le costume aux muses. Leur coëffure est co-

piée d'après les médailles antiques : Ce sont des bandelettes artistement arrangées , qui soutiennent les nattes de cheveux relevées avec goût , et dont les extrémités sortent négligemment en touffes bouclées et ondoyantes de la solennité de la tête. Une tunique blanche avec une ceinture rouge s'adapte merveilleusement à cette coëffure : Ajoutez à cela un manteau rouge , orné d'une broderie étrusque , et des souliers en cothurne.

On fabrique maintenant à Paris des bas de soie blanc , où le cothurne est dessiné en soie de couleur.

Les fichus varient plus ou moins dans la proportion des angles qu'ils présentent. Cela dépend de la manière de les placer. Plus communément on les plisse de manière qu'ils forment un angle très obtus. — On voit beaucoup de fichus verts avec une bordure noire.

L O N D R E S.

On pourra prendre sur le continent une idée de la magnificence angloise par les détails de la superbe fête donnée le 4 de ce mois par le Duc de Rutland , dans son château de Belvoir , au sujet de sa majorité. On sait que le titre du Duc de Rutland fut porté dans la famille de ce Seigneur par une sœur aînée du Roi Edouard IV , qui épousa un de ses ancêtres.

Les cloches de l'église de Grantham annoncèrent les réjouissances dans la matinée. Un déta-

chement de volontaires se rendit au château, où le duc de Rutland, accompagné du duc de Beaufort, le passa en revue. A une heure, il fit un feu de joie. Douze fourneaux furent dressés au bas de la colline pour y rôtir six bœufs et huit moutons destinés aux fermiers et aux ouvriers des terres du Duc. Ils furent traités dans une grande salle construite exprès. Le Duc avoit fait inviter à ce festin tous les gens qui depuis des années avoient servi dans sa maison. Derrière le chateau étoit construite une autre salle pour la réception des vaisseaux, qui furent régalez de gigots de mouton, de *plumpuddings*, et ensuite de vin et d'une bière spiritueuse, gardée dans la famille depuis la naissance du Duc; les effets en seroient devenus tragiques sans l'intervention du corps de volontaires.

Un dais et deux marquises étoient dressés devant la principale porte du château pour l'entrée de la noblesse. Plus de deux cents convives s'étoient déjà rassemblés à quatre heures; le dîner fut servi à six heures. Pendant le repas, la musique du Duc d'York joua les airs favoris. La compagnie parut ensuite aux fenêtres et aux balcons, où S. A. R. le Prince de Galles se fit remarquer entre le Duc et la Duchesse de Rutland. Des feux d'artifice emblématiques offrirent un spectacle magnifique.

Le bal suivit à 10 heures. Il fut ouvert par S. A. R. le Prince de Galles et la Duchesse de Rutland. Le souper servi à minuit, interrompit la danse qui se prolongea fort avant dans la matinée, où les convives excepté le Prince de Galles et quelques personnes choisies, quittèrent le château.

Il avoit fallu deux chariots de 8 caisses pour apporter le service d'argenterie neuve, qui avoit brillé aux deux repas. La dépense totale de la fête est estimée à 10,000 liv. sterling.

L'extérieur du château étoit éclairé et illuminé en couleur. Un transparent représentoit la Grande-Bretagne couronnant le Duc de laurier. L'infanterie de Grantham gardoit l'entrée du château, et un détachement de la milice de Leicestershire gardoit les tentes des fermiers et des ouvriers. Près de 14,000 personnes s'étoient réunies à cette fête, tant dans l'intérieur du château qu'à l'extérieur.

Anecdotes angloises.

Il y a eu dernièrement, à l'occasion d'un procès pendant à la cour du banc du Roi, un incident assez singulier. Il s'agissoit d'une demande en dommages et intérêts de la part d'un jeune homme contre une femme qui refusoit de l'épouser en conséquence d'une promesse formelle de mariage passée entre eux. Le cour proposoit d'ajourner l'affaire aux assises suivantes. Le conseil du plaignant s'y opposa avec chaleur, alléguant que sa partie adverse n'ayant pas moins de 80 ans, pourroit mourir dans l'intervalle, et son client perdrait en ce cas son recours de droit. Cette raison péremptoire déterminâ les juges, qui renvoyèrent seulement l'affaire à quelques jours de-là.

Lady Marie, fille de la C**, qui a été l'une des plus belles femmes de l'Angleterre, assistoit l'autre

jour à la toilette de sa mère. „Eh bien, ma fille, lui dit la C**, combien donneriez-vous pour être aussi belle que moi? — La moitié de ce que vous donneriez pour être aussi jeune que je le suis, répondit Lady Marie. „

Le célèbre docteur Johnson se trouva un jour avec une jeune fille qui, voulant faire des frais, se mit à parler à tout propos. Le docteur morose parut très-froid et ne daigna pas se mêler à la conversation. M. le docteur, lui dit la dame, on pourroit croire que vous préférez la conversation des hommes à celle des femmes. „Je vous demande pardon, répondit Johnson; j'aime beaucoup la société des femmes, j'aime leur beauté, j'aime la délicatesse de leurs sentimens, j'aime la vivacité de leur esprit; j'aime même leur silence. „

Le docteur Warren (médecin qui a eu beaucoup de réputation ici) se voyant près de mourir malgré toutes les ressources de l'art employées vainement pour le guérir, s'écria: *Pauvre médecine, à quoi es-tu bonne?* Précisément comme Brutus dit: *O vertu! tu n'es qu'un vain nom.* Il faut convenir cependant que s'il n'y a pas grande utilité à prendre médecine, il peut y en avoir à en faire prendre aux autres. On dit que le docteur a laissé à son héritier 150 mille liv. sterl.; preuve irréfragable de l'utilité de la médecine.

Dernièrement une jolie femme revenant de la campagne seule dans sa voiture, fut arrêtée par un voleur qui après avoir pris sa bourse, lui demanda poliment de se défaire en sa faveur d'une bague de brillans qu'elle avoit à son doigt. „Vous êtes

bien le maître de la prendre , dit la belle qu'on détrousoit, mais vous ne me feriez pas plus de peine en m'otant la vie. — Je serais au désespoir de vous faire la moindre peine, répondit l'aimable filoux , permettez moi seulement de baiser la belle main qui porte cette anneau. , La dame lui présenta sa main par la portière. Il la baisa respectueusement, remercia la belle *de sa complaisance* et s'éloigna au galop.

M O D E S A N G L O I S E S .

Le tableau des modes est devenu presque aussi mobile à Londres qu'à Paris; chaque jour offre une variation dans le costume; mais l'élégance noble forme toujours la base de ces modifications nouvelles.

Le Nil inonde dans ce moment l'empire de la mode, comme le terrain de l'Egypte en le fertilisant. Tout est devenu égyptien dans les vêtements. Les formes changent; mais le culte est le même. Les couronnes de chêne, avec le nom de Nelson, que les dames ont portées quelque tems, sont remplacées par des bonnets en pyramides. Les spencer se sont transformés en corsets rayés de différentes couleurs, tels que les femmes du Nil en portent, à ce qu'assurent les marchandes de modes. On porte aussi des ceintures à *la crocodile*, et des bonnets à *l'alligator*. Outre les cœurs et les médaillons en pierreries, les femmes portent des ancres suspendus à une chaîne d'or.

La chapeau blanc attaché sous le menton avec un ruban pourpre, et surmonté d'un mouchoir de mousseline blanche, dont les extrémités richement brodées retombent derrière la tête, telle est une des coiffures du matin les plus à la mode. La mousseline de Cambrai unie ou à mouche est aussi toujours employés pour la demi-toilette.

La couleur gorge de pigeon est fort à la mode pour les pelisses; elles sont doublées de jaune et attachées autour du corps avec un ruban jaune. Quelques-unes ont des revers de même couleur.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 7.)

Egyptian Dress.

The skirts of the hair in the front cut short, and combed straight round the face; the top of the toupee twisted and formed into a high peak, the sides plaited and turned up in loops, and fixed with a diamond pin at the back of the peak; the hind hair plaited, and the ends clasped in gold balls; the whole richly ornamented with pearls, and a gold esprit feather on the right side. Robe of purple satin, the train richly embroidered in gold, clasped in the front with gold clasps, and trimmed round the breast with pearls; the sleeves, and the under body of fine muslin, in plaits, crossed with gold and purple lace and gold cords. Diamond stomacher. Sash over the shoulder and round the waist, of silver tissue, trimmed at the ends with gold tassels, and fixed on the left shoulder with a diamond clasp. Diamond ear-rings.

Pearl necklace. White and gold slippers. White veil, fixed on the top of the peak of the hair with a diamond button.

T r a d u c t i o n .

Costume à l'Egyptienne.

Le bord des cheveux de devant coupés court et peignés rabattus droit autour de la figure ; le haut du toupet entrelacé et formant une haute pointe ; ceux des côtés tressés , tournés autour de la tête et fixés au bas de la pointe avec une épingle de diamans ; les cheveux de derrière tressés , et le bout attaché en boules d'or , le tout richement orné de perles , et d'un *esprit* d'or sur le côté droit. Robe de satin pourpre , le bas richement brodé en or , attachée sur le devant avec des agraffes d'or , et garnie de perles autour de la poitrine. Les manches et le bas de la taille de mousseline fine , plissée , entrelacés de rubans pourpre et or. Pièce d'estomac de diamans. Ceinture de tissu d'argent sur les épaules et autour de la taille , garnie aux bouts de touffes en or , et fixée sur l'épaule gauche avec une agrafe de diamans. Souliers d'oreilles de diamans. Collier de perles. Mules blanc et or. Voile blanc , attaché sur le haut de la pointe des cheveux avec un bouton de diamans.

Q U E S T I O N .

Est-on plus heureuse mariée qu'en gardant le célibat ?

S P E C T A C L E S D E P A R I S .

La pièce intitulée: *Misanthropie et Repentir* (*Menschen-Hass und Reue*) fixe toujours l'attention du public. Tous ceux qui n'ont pas vu cette pièce désirent la voir, et ceux qui la voyent n'en sortent pas sans désirer la voir encore. Les plus grands froids n'ont point empêché l'affluence, puisque ces jours derniers, toutes les fois que l'on a donné cette pièce, la salle a été pleine.

Beaufils ou *Petit-bon-homme vit encore*, parodie d'*Ophis*, donnée le 24 au théâtre du Vaudeville, n'a eu qu'un foible succès.

Drolus, afin de s'emparer du fond de commerce de son père Ramponneau, le tient renfermé dans sa cave, et le fait passer pour mort; mais craignant que Beaufils, son frère aîné, ne vienne réclamer ses droits à l'héritage, il a résolu de le faire enivrer jusqu'à ce que mort s'ensuive. En conséquence il a chargé de ce complot un allumeur de reverbères, qui se trouve être entièrement dévoué à Beaufils, et qui vient révéler le perfide projet à un fantasmagorien. Celui-ci pour prévenir un tel crime, donne à l'allumeur une petite fiole, contenant une potion somnifère,

Et qui donne au sommeil tous les traits de la mort.

Beaufils a pris le breuvage, et déjà, sans perdre un seul instant, Drolus vient offrir sa main à la veuve de son frère. Cette déclaration *déplacée* éveille le soupçon de Babiche, et la pâleur de Drolus la confirme dans son idée. Cependant une troupe de cuisiniers dépose le corps de Beaufils à la porte du fantasmagorien. Babiche vient rendre les derniers devoirs à son époux; elle veut le presser dans ses bras: Beaufils se réveille de sa léthargie; et se sentant toucher il s'écrie:

Finissez-donc, Madame Beaufils,

Ça me etc. (bis)

Enfin, le fantasmagorien lui apprend le complot de son frère, et il l'engage à passer la nuit dans son cabinet. Bientôt Beaufils en sort, effrayé par les spectres, les hiboux et les chauvesouris. Drolus, réveillé par des rêves affreux, vient se rassurer auprès du lit de mort de son frère. Beaufils se retire à l'écart, et l'entendant s'accuser de ses crimes, il court pour se venger; mais son sabre de bois lui échappe des mains, et il sort en s'écriant:

Jamais, jamais Beaufils ne rossera son frère.

Drolus trouve à ses pieds le sabre de Beaufils, il veut entrer dans le cabinet du fantasmagorien; celui-ci lui en défend l'entrée, La troupe de cuisiniers poursuit Drolus en lui demandant son frère. Beaufils paroît, fait la paix avec Drolus, et consent à lui abandonner le fond de commerce; mais le père Ramponeau parvient à sortir de sa retraite, et ne veut pas abdiquer aussi complaisamment un poste qu'il représente avec tant d'honneur et de réputation.

P O È S I E.

*Nouvelle Réponse à la question insérée dans
notre N^o. 4.*

Amour, en tes plaisirs, doux auteur de la vie,
 Ne permets jamais à la Mort
 De rompre le nœud qui me lie :
 A mon amant réserve un autre sort.
 S'il me faut éprouver tes peines,
 Je me sou mets plutô t à l'infidélité.
 Que mon ami brise ses chaînes,
 Mais qu'il existe encor; fut-ce pour la beauté
 Qui doit le ravir à ma flamme!
 Je sens trop au fond de mon ame
 Que le plus grand supplice est de le voir mourir.
 Jamais d'un tel chagrin le cœur peut-il guérir?
 A chaque instant son image adorée
 Viendroit s'offrir à mes sens éperdus,
 Et sa bouche décolorée
 Me diroit: tout espoir, tous plaisirs sont perdus.
 Il ne pourroit jouir de ma douleur extrême,
 Aucun soupir ne seroit partagé;
 Son cœur, formé par l'Amour même,
 Par le Destin seroit changé;
 Il seroit froid. Seule au milieu du monde,
 J'y chercherois envain l'objet de mes amours;
 Près de chaque regret, dans ma douleur profonde
 Me sembleroit écrit le cruel mot, toujours.
 S'il vit, je puis encor jouir de sa présence,
 Le doux son de sa voix peut émouvoir mon cœur;
 Et la plus simple jouissance
 Charmeroit quelquefois l'excès de ma douleur.
 Près de sa nouvelle maîtresse,
 L'ingrat peut trouver des remords;
 Le souvenir de ma tendresse
 Doit, au sein des plaisirs, lui reprocher ses torts.

Un seul regret est un bien quand on aime ;
Je pourrais l'obtenir de l'infidèle amant
Qui, sachant ma douleur extrême,
Se voit l'objet de mon tourment.

Il peut être rendu par une perfidie
A notre ancien et mutuel amour ;

Aux chagrins de sa jalousie
Pourroit succéder son retour.

Le moindre espoir est une jouissance
Pour l'amour qui gémit dans le sein du malheur ;
Et même une vaine espérance
Est un bien plutôt qu'une erreur.

Par une Abonnée.

LA CONVALESCENCE.

Air : *Pauline , au sein de l'Indigence.*

Chargé de drogues, de ptisannes,
Des mortels peindrais-je les maux ?
Non, non, fuyez, ombres profanes ;
Ne déparez point mes tableaux.
Malgré plus d'un mois de souffrance,
Fidèle ami de la gaité,
Je chante la convalescence,
Présage heureux de la santé.

Je peins cette lutte incertaine,
Entre l'espoir et la frayeur,
Mélange de plaisir, de peine,
Douleur . . . qui chasse la douleur ;
Qui, rappelant vers la nature,
Rend son aspect plus enchanteur,
Et sur les maux que l'on endure,
Verse un rayon consolateur.

Le premier jour que l'on s'arrache
D'un lit par le deuil habité,
Soudain, l'ennui fuit et se cache,
Banni par la sérénité:
On est au comble de sa gloire,
Si l'on reste un instant levé;
Un quart'd'heure est une victoire;
Une heure entière! On est sauvé!

Déjà rien ne sauroit m'abattre:
Presque tout seul, j'ai fait deux pas;
Demain, je puis en faire quatre....
Pourvû qu'on me prête le bras:
Mon ame s'ouvre à l'allégresse,
Quand aux autres je fais pitié:
J'éprouve une nouvelle ivresse;
Je tiens le bras de l'Amitié.

Quel plaisir, quand du sein de l'onde,
S'échappe un rayon du soleil!
Quand une nuit longue et profonde,
Offre un long et profond sommeil!
Avec vous tout semble renaître,
Gazon, berceau de fleurs couvert:
Et vous jouissez plus, peut-être,
Que si vous n'aviez pas souffert.

Précieuse convalescence!
La Parque a respecté mes jours,
Tout en moi, tout est jouissance;
Salut, Plaisir, tendres Amours!
Plaisir! qu'ai-je dit? ah! j'ignore
S'il en est pour moi de plus doux....
O mes amis, je vais encore
Dîner et chanter avec vous!

A D I E U X A C H L O É .

R o m a n c e .

Air : Vous qui de l'amoureuse ivresse.

Le sort vient briser notre chaîne ;

O dure loi !

Je n'ai passé qu'un mois à peine

Auprès de toi.

Que ces momens ont coulé vite !

Ah ! je le sens ,

Chloé : le plaisir précipite

Le vol du Temps.

S'arracher à l'objet qu'on aime ;

Dieux ! quel effort !

Faut-il de ta douleur extrême

Souffrir encor !

Par pitié , sois plus inhumaine ;

Suspens tes pleurs :

Je ressentirais moins de peine

De tes rigueurs.

Mais non ; je trouve encor des charmes

Dans ton chagrin :

Mon cœur ému sent par tes larmes

Le prix du tien.

D'un tendre amour que ces indices

Troublent mes sens !

Ils font à-la-fois mes délices

Et mes tourmens.

Ma Chloé , pour calmer ta peine

En ces adieux ,

Hélas , arme ton cœur de haine ,

Si tu le peux !

Mais , quand je viendrai plein d'ivresse

Dans ce séjour ,

Redouble pour moi de tendresse

A mon retour.

É N I G M E.

Je suis un être hermaphrodite,
 Avec deux pieds je suis du sexe masculin,
 Si j'ai trois pieds de plus, je n'en vais pas plus vite,
 Mais je deviens du sexe féminin:
 J'offre à la curieuse enfance
 La perspective des plaisirs,
 Et sa foible expérience,
 Excite pour moi ses desirs:
 Je suis trop tôt pour la jeunesse,
 Je devrois ne finir jamais,
 Et de la froide vieillesse
 J'emporte les vains regrets:
 A la beauté, je déclare la guerre,
 Je ne respecte pas ses traits;
 Pour se venger de mes forfaits
 Envain veut-elle employer le mystère;
 Envain pour cacher son affront,
 De l'art veut-elle emprunter l'imposture;
 Son désespoir est gravé sur son front
 Par le burin de la Nature:
 Après moi, cher lecteur, dans ce moment tu cours;
 Mais c'est assez te donner de secours.
 Il est minuit. Je vais pour ses étrennes
 A Constance présenter le désir,
 Et tâcher d'obtenir les miennes,
 Si le désir mène au plaisir.

L O G O G R Y P H E.

La nuit j'habite sur la terre
 Et le jour je remonte aux cieux.
 Je brille d'un éclat radieux.

Cinq lettres font mon nom ; ôtez en la première,
Je suis un prophète fameux :
Retranchez en l'avant-dernière ,
Je suis la fleur que l'on aime le mieux :
Supprimez-les , toutes les deux ;
Je suis un mot précieux ,
Dont l'amour même fait mystère
Et qu'à l'amant qui lui sait plaire ,
L'amante ne dit que des yeux.

C H A R R A D E .

Mon premier est connu, dès qu'on apprend à lire
Mon second a des droits sur tout ce qui respire
Et mon tout entre amans à regret se doit dire.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
Lil. — Celui du Logogriphe est : *Achat.* —
Celui de la Charrade est : *Corail.*

